



Pour célébrer le 50ème anniversaire (1957 - 2008) du prix Nobel de Littérature d'Albert CAMUS

La chute 6/7

On ne peut guère comprendre *La chute* si l'on ignore les circonstances qui ont suscité sa genèse. Jusqu'en 1951, Camus était un écrivain de gauche fêté, ami de Sartre. La publication du *Mythe de Sisyphe* avait cependant provoqué un malentendu. Les critiques classaient Camus parmi les existentialistes, lui-même refusant cet étiquetage : pour Camus, il y a une nature humaine ; il n'y en a pas pour les existentialistes, qui pensent que l'existence précède l'essence, et que l'homme n'est que ce qu'il se fait, postulat exigé par leur athéisme. Mais ce malentendu n'avait pas entraîné de rupture, ni avec les critiques, ni avec le public qui l'adulait, ni avec Sartre, qui semblait l'estimer, mais nourrissait sans doute à son égard une jalousie d'auteur, depuis l'immense succès de *L'étranger*.

Camus condamne le communisme

En 1951, Camus publie *L'homme révolté*. Il y condamne le nazisme, comme « *terreur irrationnelle* », pratiquée au nom de la race. Condamnation juste, et en outre culturellement correcte. Mais il y condamne aussi le communisme, comme « *terreur rationnelle* », pratiquée au nom de l'idéologie. Il condamnait ainsi, symétriquement, un génocide de race et un génocide de classe. Il était même plus virulent à l'égard du communisme, qui joignait la tartufferie à la terreur, et il stigmatisait « *les camps d'esclaves sous la bannière de la liberté, les massacres justifiés par amour de l'homme* ».

Scandale dans les milieux de la gauche intellectuelle. Sartre, on le sait, avait donné la consigne de « *taire les camps (communistes) pour ne pas désespérer Billancourt* ». Dans sa revue *Les temps modernes*, il chargea Francis Jeanson non de critiquer honnêtement Camus, mais de l'abattre culturellement. Jeanson attaqua en Ca-

mus « *l'inconsistance de la pensée* », et en *L'homme révolté* « un grand livre manqué ». Sartre, grand pape de l'existentialisme, imposa une véritable quarantaine à Camus ; les deux hommes se brouillèrent, et ne se revirent jamais. Quand Beauvoir prit le relais dans *les Mandarins*, Camus répliqua : « *On ne répond pas aux égouts* ». Il fustigea les intellectuels parisiens : « *Paris est une jungle et les fauves y sont miteux* ». Il quitta Paris pour Lourmarin.

Un pamphlet contre Sartre

La chute, publiée en 1956, est d'abord une réplique à Sartre. Le premier projet de Camus était un pamphlet virulent contre les existentialistes. Puis il donna à son récit une portée plus universelle, et son personnage principal, Jean-Baptiste Clamence, a pour modèles contradictoires Sartre, Camus lui-même, et l'homme moderne, qu'il résume brutalement ainsi : « *il forniquait et lisait les journaux* ».

Sartre est une cible privilégiée. Camus reproche aux existentialistes un athéisme non conséquent : « *ils admettent le péché et refusent la grâce... ils ont nié l'existence de Dieu mais ont conservé l'idée du péché originel, ils veulent nous écraser par le sentiment de notre propre culpabilité* ». Jean-Baptiste Clamence se dit « *juge-pénitent* ». Bien avant d'écrire *La chute*, Camus disait des existentialistes : « *Quand ils s'accusent on peut être sûr que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges-pénitents* ». Ces paroles prennent une saveur toute particulière en nos temps de repentance imposée.

D'abord célèbre avocat parisien – « *La justice couchait avec moi tous les soirs* » – Clamence savoure « *la satisfaction de se trouver du bon côté de la barre* ». Il évoque les camps hitlériens, mais garde un lourd silence sur les camps sovi-

tiques : opportunisme ou hypocrisie ? Camus savait qu'aujourd'hui, Tartuffe avait pris la figure de l'intellectuel de gauche. Sartre, au retour d'un voyage d'URSS, en 1954, disait que la liberté de critique y était totale, et attendra longtemps pour avouer : « *après ma première visite en URSS, j'ai menti* ».

Chez Sartre, la résistance fut tardive. En pleine occupation, en 1943, il faisait jouer *Les mouches* et *Huis Clos* sur cette scène « aryanisée » qu'était le théâtre Sarah Bernhardt devenu, sur ordre de la Gestapo, « théâtre de la Cité ». En fait, sa vraie résistance s'exprima au CNE, lorsqu'il donna des articles aux Lettres françaises : il y démolit Drieu La Rochelle, condamne Céline et Rebatet. La résistance sérieuse, pour lui, c'est la dénonciation.

Clamence aussi est tenté... et ne succombe pas à la tentation : « *J'ai été tenté par la Résistance à peu près au moment où j'ai découvert que j'étais patriote, je gagnais la zone sud avec l'intention de me renseigner sur la Résistance. Mais une fois rendu, et renseigné, j'hésitais. L'entreprise me paraissait un peu folle et, pour tout dire, romantique* ».

Existentialiste, Sartre est le philosophe de la liberté. Dieu n'existant pas, il n'y a pas de nature humaine : l'homme n'est pas seulement libre, il est sa liberté, c'est-à-dire qu'il s'autocrée, il est la somme de ses actes.

Mais cet apôtre de la liberté fut aussi le compagnon de route d'un communisme que Camus tient pour maître d'esclavage. Et Jean-Baptiste Clamence se fait le porte-parole cynique de Sartre : « *Autrefois, je n'avais que la liberté à la bouche. Je l'étendais au petit-déjeuner sur mes tartines...* » Mais la liberté est un fardeau trop lourd : « *J'ai appris moi aussi que j'avais peur de la liberté. Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel. Notre père qui êtes provisoirement ici... Nos guides, nos chefs délicieusement sévères, ô conducteurs cruels et bien aimés* ». Allusion transparente au « petit père des peuples ». En 1956, lors des révélations du rapport de Krouchtchev sur les crimes de Staline, Sartre déclara qu'à ses yeux « *la dénonciation politique et solennelle, l'exposition détaillée de tous les crimes d'un personnage sacré qui a représenté si longtemps le régime est une folie* ».

La liberté vertigineuse, sans frein, sans autre loi que soi, se mue facilement en esclavage. Cynique, Clamence proclame : « *Après avoir salué solennellement la liberté, je décidai en catimini qu'il fallait la remettre sans délai à n'importe qui... Vous voyez en moi, très cher, un partisan éclairé de la servitude* ».

Camus et le christianisme

Les rapports de Camus au christianisme sont ambigus. Se disant « *grec vivant dans un monde chrétien* », il dénonce le péché originel, et le mystère, au nom d'une Grèce où « *l'air est chaste* », « *les cœurs purs* », où « *le soleil tue les questions* ». La Grèce, sans doute, est mère patrie de l'Europe, mais, pour Camus, l'Europe a perdu son secret d'innocence, et ne peut qu'être le négatif de la Grèce.

Pourtant, son personnage, Jean-Baptiste Clamence, image inversée de Jean-Baptiste, « *vox clamans in deserto* », est hanté par ses fautes, et éprouve le besoin brut de confession. Sa culpabilité s'exaspère dans le vide du ciel : pas de condamnation, et pas de pardon ; nul ne vient délivrer l'homme de son péché. Le titre même, *La Chute*, a une saveur toute biblique ; mais nul sauveur pour relever l'homme déchu.

Sans doute, Clamence, comme Camus, a de la sympathie pour le Christ, homme et non Dieu, car pour lui la vie du Christ s'arrête au vendredi saint. Mais l'athéisme de Clamence et de Camus plaide en creux pour Dieu : « *Ah ! Mon cher, pour qui est seul, sans dieu et sans maître, le poids des jours est terrible... 80 % de nos écrivains, si seulement ils pouvaient ne pas signer, écriraient et salueraient le nom de Dieu... mais il n'y a plus de père, plus de règle ! On est libre, alors il faut se débrouiller* ».

De même que la soif, à sa manière, prouve l'eau, l'angoisse de Clamence, « *Elie sans messie, prophète vide pour temps médiocres* », est un avocat du diable qui plaide, obscurément, pour Dieu.

Danièle Masson
agrégée de l'Université